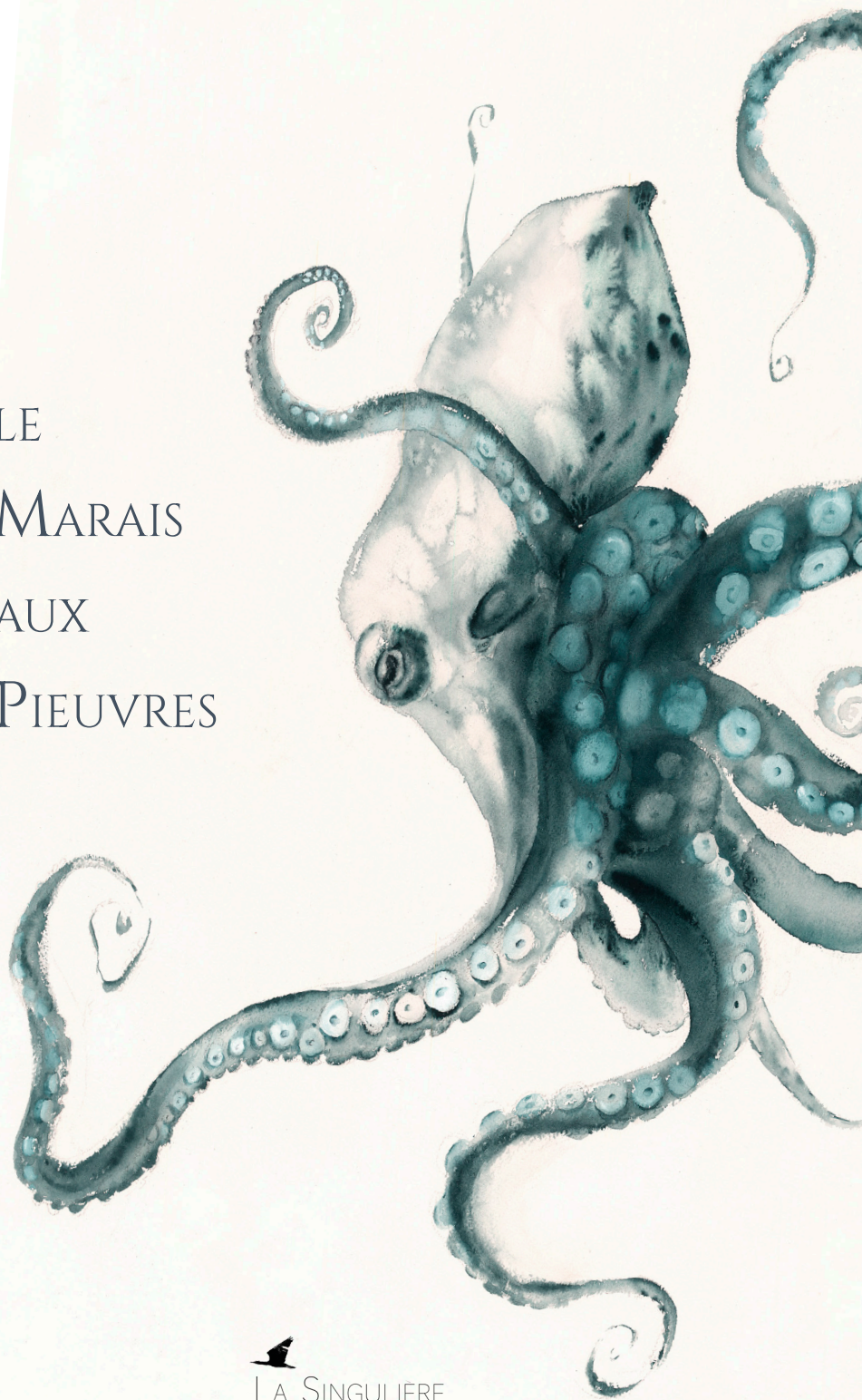


PAULINE PARENT

LE
MARAIS
AUX
PIEVRES



I.

Quand j'aurai fini de mourir, je reconstruirai tout. Mon corps se délitéra, ma chair se décomposera et de mes cheveux, de ma peau, qu'ils soient bruns, noirs ou gris, ne resteront que des copeaux de moi, des filaments d'un passé révolu, des zestes d'un monument parmi tant d'autres. On m'embaumera, on m'incinérera ou on m'enterrera et ce ne sera pas dans un cercueil de béton. Non. Ça, le cercueil de béton, je n'en veux pas. Puis, une fois les rites célébrés, les paroles de deuil prononcées, les larmes essuyées, je reviendrai et reconstruirai tout — je ne sais pas encore comment. Et même si cela demeure incertain, nébuleux, aussi vague qu'une tempête en pleine mer, au cœur de mes angoisses présentes déjà je me réjouis.

Les vagues de la tempête submergent le lit de Pierre tandis que Virginie remonte jusqu'au menton du petit garçon la couverture qui l'enserre. On le croirait enveloppé d'un linceul. Le patient ne peut rien savoir de ces pensées qui germent, éclosent et s'effritent, cachées derrière ce visage avenant : l'infirmière se garde bien de les partager. Elle tapote les rebords du matelas, lisse les draps blancs et vérifie le niveau des perfusions. Pierre, immobile, suit avec grande attention le parcours précis des doigts de Virginie autour de son lit d'hôpital.

Il ne doit pas comprendre ce que je fais, se dit-elle. Pour lui, la poche de perfusion n'est qu'une poche comme on en voit au cinéma, et le liquide qui s'en écoule n'est qu'un liquide aux propriétés inconnues. Il n'a rien étudié, lui, n'a pas « trouvé sa voie » ni « fait carrière » : il est trop petit.

- Tu es installé confortablement ?

- Oui !

Il a de l'entrain. Un sourire s'étale sous ses yeux cernés. Condamné à mort, il n'en est pas moins facile à vivre. À l'inverse, ses parents affichent en permanence une mine des plus macabres. Virginie déteste les croiser : leur détresse est trop accablante. De concert, comme s'ils partageaient les mêmes orbites vides, les mêmes lèvres tombantes, le même menton tremblant, père et mère s'étonnent des dessins de Pierre. Et de ses lettres, aussi. Ces dessins, ces lettres, ils les secouent sous le nez de Virginie, sous le nez des médecins, et demandent et demandent encore : est-ce normal qu'un enfant mourant de huit ans gribouille des familles, des personnages échevelés qui se tiennent main dans la main, et des soleils, le tout submergé jusqu'à en vomir de couleurs criardes ? Et est-ce normal qu'il écrive des poèmes, que sous sa plume les mots « mort » et « j'adore » dansent ensemble, s'enchaînant l'un à l'autre avec la complicité de cette rime au son guttural et abject ? Virginie a envie de répondre que oui, c'est normal. Que Pierre a tout compris, bien qu'il soit trop petit, puisque « mort » est un mot gris tandis que « j'adore » est rose, et que ce mariage est des plus adéquats.

Il ne mourra peut-être pas, avait rétorqué le médecin. Vous lui prêtez une condition future qu'il pourrait ne ja-

mais connaître. Enfin, jamais, non, car un jour ou l'autre il s'éteindra — comme tout le monde. Toujours est-il, avait repris le médecin, que les séances de chimiothérapie portent leurs fruits et que j'ai espoir d'obtenir des résultats concluants. Gardez la tête haute. Surtout, gardez la tête haute. Et le médecin de tapoter l'épaule des parents pendant que Virginie, elle, tapote les rebords des matelas. Infirmière, elle n'apprécie pas beaucoup les médecins : trop loin, trop flous. Elle n'apprécie particulièrement pas celui-ci depuis qu'il lui a intimé, à voix basse, une fois les parents repartis, de ne pas dramatiser la situation. Des enfants cancéreux, c'est triste, mais pour le gamin aussi bien que pour les parents, la rémission demeure le principal objectif. À ne pas perdre de vue. L'optimisme aveugle reste la règle d'or — celui qui dit et répète que tout va toujours bien dans le meilleur des mondes.

D'autant que Virginie a d'autres patients. Des chambres, des couloirs entiers. Elle sait, elle, que ses journées sont remplies de crânes chauves et de clowns en pédiatrie. Avant, il n'y en avait pas tant. Quand Virginie était encore étudiante, cet hôpital ne comprenait même pas de service de cancérologie pédiatrique. On a dû en créer un exprès, parce que le nombre de patients atteignait de nouveaux pics. De quand datent les premiers *clusters*, personne ne le sait vraiment. D'abord, on les a épinglés sur une carte : *cluster* de l'Ain, puis de Rouen, de Sainte-Pazanne et de Saint-Laurent-Nouen. *Clusters* franciliens, aussi, évidemment. Sans parler des *clusters* étrangers, italiens, espagnols, allemands — avec des noms tous aussi poétiques les uns que les autres. Et puis, plus discret, Clairedun — comme un simple point posé sur une carte.

Si elle les évoquait à voix haute, ces journées qui n'en finissent plus de s'étendre et de recommencer, et si elle en parlait, de ces enfants qui arrivent et repartent à la chaîne, debout ou les pieds devant, on lui dirait qu'elle a tort. Qu'au fond, rien ne va mal. Que Pierre et Blanche sont ses patients préférés du moment, qu'elle s'est trop attachée à eux, qu'elle devient sentimentale — voilà tout. Pourtant, quand elle les quitte, elle retrouve des tas d'autres enfants qui attendent, dorment, vivent et trop souvent meurent à l'hôpital de Clairedun.

Pour tout le monde, cela reste très ordinaire.

- Dis, quand tu rentres chez toi, tu fais ton lit pareil ?

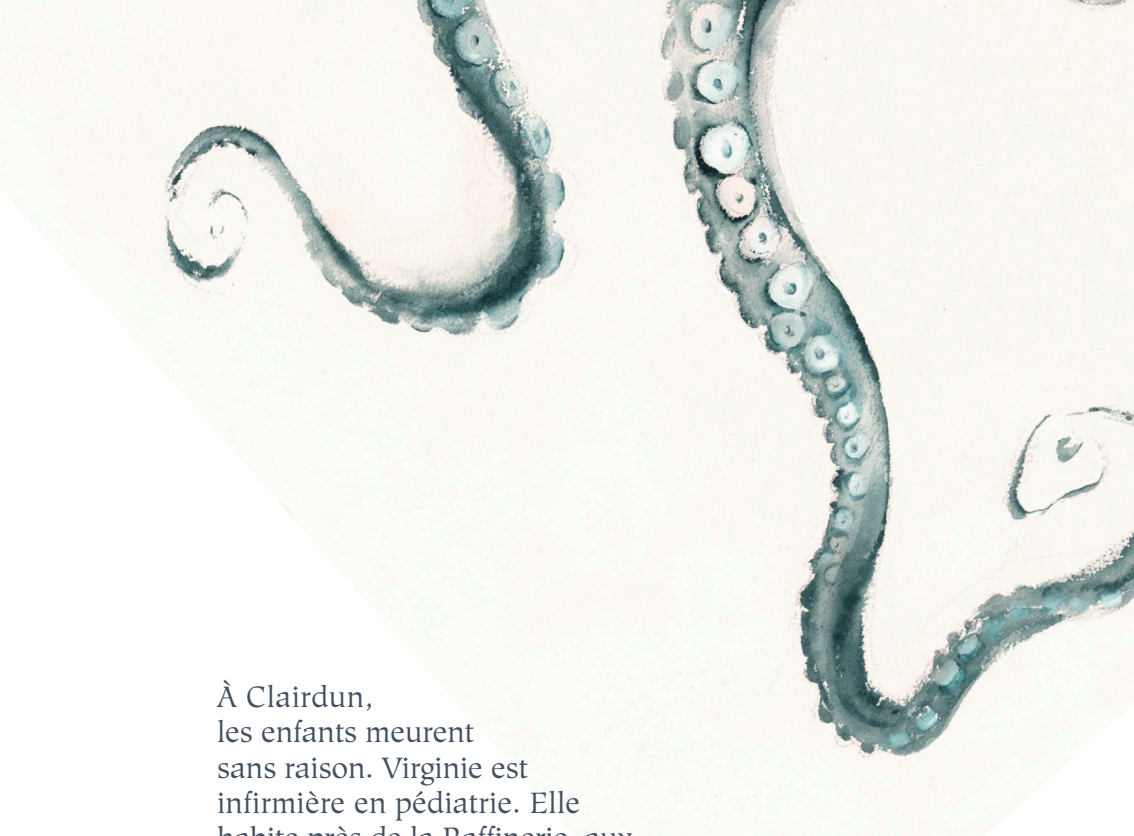
- Non, répond Virginie. Chez moi, on a un grand lit, énorme, avec des milliers de coussins et une couette plus lourde qu'un cachalot.

Pierre fronce les sourcils, réfléchit, pèse les mots de Virginie. Puis rigole.

- T'es pas comme les autres adultes, toi ! C'est marrant quand tu parles.

Et toi t'es pas comme les autres enfants, lui répond-elle. Toi, tu as plein de couleurs dans ta tête qui se mélangent. Elles bouillonnent, faut arriver à les en sortir sinon ça va exploser, et ça ne peut pas passer par les yeux ou les oreilles. Ça passe par ton stylo, ça fait tout un trajet par ton bras et ta main. Et quand ça éclabousse le papier, ça fait des univers entiers. Tu peux y mettre tous les cachalots que tu veux. Donc même si tes parents s'angoissent, ne te laisse pas faire et continue d'écrire.

Le petit garçon prend un air dubitatif. Ses histoires de couleurs, d'yeux et de papier se sont échappées de sa bouche sans qu'elle puisse les contrôler. Elle s'est sentie en confiance, a cru que l'enfant trouverait un sens précis, délicat, humain, aux images qui trottent dans sa tête et qu'elle sait farfelues. Au lieu de quoi, voilà qu'elle surprend. Encore. Elle soupire, s'occupe d'autre chose pour détourner les enfants de cette bévue. Sous ses doigts les lits s'aplatissent, se transforment en une succession de lignes blanches (...).



À Clairdun,
les enfants meurent
sans raison. Virginie est
infirmière en pédiatrie. Elle
habite près de la Raffinerie, aux
abords d'un marais. Elle observe
les pieuvres qui y vivent tandis que,
dans son ventre, un autre genre de créature
pointe le bout de son nez. On la tient pour folle
mais elle en est persuadée : les pieuvres veillent
au grain et pourraient nous sauver... Un roman aux
allures d'anticipation qui traite de manière subtile et
détournée des ravages de l'éco-anxiété.

